

Le souci

*La mutation du divers en univers est cette liberté laissée à l'absence, en grâce de quoi
l'universel devient présent.*

Martin Heidegger

•

Me voilà pour ainsi dire dans l'absolue nécessité de témoigner de faits dont je n'ai pas été le témoin direct.

La mémoire à l'œuvre dans le simple souci du lendemain, n'est-ce pas la vie tout simplement, dans sa quotidienneté la plus simple, la plus ample aussi ?

Que mon souci me porte toujours vers cette demeure que je désespère d'habiter, me ramène sans cesse à cette expérience inaugurale de l'automne de toutes les saisons qui portent des fruits : arrivé en toute hâte - par la force de mon souci qui me prend littéralement par la manche - dans la maison imaginaire, me voilà aussitôt happé par le clair-obscur d'une pièce située tout au fond d'un long et large couloir - très nettement celui que j'ai connu dans ma prime enfance - pièce toujours négligée faute de temps, peut-être interdite, pièce ainsi jamais visitée dont j'ignore, si elle est une chambre ou un salon, un lieu de repos ou de travail voire une simple antichambre, mais pièce qui semble m'attendre depuis toujours.

Entrer dans cette pièce me permettrait sans doute de construire une bonne fois la maison qui l'abrite depuis que je suis au langage.

•

D'une montagne, d'un glacier, d'une falaise enneigée faire un massif de mots blancs que séparent des vertiges, des vides, des présences blanches qui poudroient sur les cimes du verbe aimer.

Préserver pour perdre en bloc. Demeure le bloc. Bloc perdu. André du Bouchet

Cette beauté qui s'affiche, mais dont le cœur n'appartient qu'à nous, lente à venir, jamais arrêtée, jamais définitivement fixée dans une esthétique intangible, mais tangible ô combien, et de tous les chemins, comment en donner seulement l'idée ?

En sillonnant le réel habité de mots, en allant de livre en livre au-devant de la contradiction qu'est le tout autre qui me somme de ne jamais m'arrêter à lui. Le livre crée cette tension propice à la prise de parole qui m'enjoint d'écrire à mon tour : prise de parole contre, tout contre l'œuvre qui exalte ou agace.

D'un livre à l'autre, et à tous moments, s'ébauche un bond hors du donné initial et un saut par-dessus ce qui s'offre en délices, irrite la sensibilité en lui faisant sentir l'écart nerveux qui subsiste constamment entre la beauté des formes éprouvées et ce qu'il reste à dire au moment même où cela qui s'impose à la parole est proféré, en d'autres termes l'écart qui existe, chemine et creuse l'espace de la compréhension immédiate à la recherche d'une source peut-

être originaire mais compromise dans la présence ici et là du temps imparti à ce qui se donne comme plus vaste que la vie vécue dans le temps même de vivre.

Ce qui s'impose à la parole, ce qu'il y a à dire impose la parole comme ultime recours, mais la prise de parole, elle, s'accompagne du sentiment qu'autre chose encore est à dire qui ne parvient jamais à la parole pour le bien même de la parole unifiante qui ménage en elle-même un espace de liberté qui protège le divers, son frère de misère et de gloire, de sa trop grande sollicitude.

Sentiment qui se mue aussitôt en sensation qui déclenche le goût d'écrire dans la saveur des jours sillonnés de mots.

La parole, ainsi, serait toujours heureusement insuffisante.

Serait-ce dû à quelque censure ou ne serait-ce pas plutôt dû au fait que le multiple, le divers qui se condense brièvement dans le mot, dans la phrase tourne en univers par quoi le multiple à nouveau s'affirme véhémentement ?

Dans cette perspective, la censure n'est qu'un déchet : tout ce que la parole a laissé de côté parce qu'il faut bien choisir. Mais d'où vient alors l'impression constante, en écrivant, que le choix fait n'est ni heureux ni malheureux, mais, s'imposant de toute nécessité, impose à la pensée l'oubli heureux de ce qu'elle a négligé ?

Ne subsiste de la cathédrale, à la fin, que les arc-boutants qui s'appuient sur elle. Autant dire rien.

L'appétit de construction, alors, jette son dévolu sur le bloc de roche couvert de lichens laissé là dans un état d'attente millénaire, mais en pure perte, car la construction de langage qui l'installe dans l'espace en faisant monde autour d'elle ne parvient pas à dire ce qui, du rocher laissé là dans l'attente millénaire, nous touche, nous parle autrement que comme monde perdu.

L'absence n'est pas l'absent, mais la présence dans l'absent de ce qui, de lui, venant à lui, ne se présente pas, présence que la parole désespère de dire.

Tout serait perdu, n'était l'universel singulier.

Tout vient à point nommé à qui sait attendre l'heure favorable où le site que dessine la colline boisée sourit à la plaine brumeuse qui monte dans le soir.

Monte alors dans ma mémoire le visage souriant de Thomas ; j'entends ses rires qui nous invitent à continuer à vivre.

Jean-Michel Guyot
23 juin 2011